

où des millions d'opprimés que l'on considérait comme des esclaves, auxquels on déniait tous les droits humains voient bien que nous venons à eux tout autrement que la bourgeoisie. Vous savez qu'après la révolution française, quand la France de Napoléon déclara la guerre à l'Angleterre, quand le jeune impérialisme français s'adressa aux peuples de l'Orient, à la Perse, à l'Inde, il ne parla qu'au gouvernements de ces pays, aux exploiters des masses laborieuses. Nous, c'est à ces masses que nous allons. Quand au cours du XIX^e siècle les gouvernements anglais et allemand tournèrent leur regard vers l'Orient, ils n'avaient qu'une pensée: en tirer des ressources pour leur lutte. Et les peuples de l'Orient versèrent leur sang, non pour leur propre compte, mais pour que fut vainqueur un des forbans capitalistes. Quant à nous, nous allons vers ces peuples non pour utiliser leur force dans notre bataille contre le capitalisme, mais pour les aider à se libérer du joug du capital, des institutions médiévales, du féodalisme et de l'ignorance, pour les aider à vivre d'une vie vraiment humaine. Nous allons à eux sachant que la jeune société communiste qui naît parmi d'immenses douleurs ne peut encore leur apporter les richesses de l'Occident—car ces richesses nous avons à les créer—mais pour les libérer, pour les aider à édifier leur vie nouvelle de la façon qui leur paraîtra correspondre aux intérêts des masses laborieuses.

Nous n'avons pas choisi à la légère la ville de Bakou. Pendant de longues années, les Perses, les Turcs, les Tartares ont travaillé à Bakou, opprimés et exploités par le capitalisme et accueillant dans leurs coeurs la pensée socialiste.

Nous savons comment, ici, à Bakou, la Révolution socialiste est née, comment l'idée de la lutte contre le tsarisme, prit ici son essor, comment les travailleurs revenus de Bakou en Perse, y apportèrent les idées de lutte contre l'autocratie et contre le capital, pour

la libération de tous les peuples. Nous sommes convaincus que cette ville ouvrière dans laquelle voisinait naguère le luxe arrogant de la bourgeoisie et la misère des ouvriers et du peuple, sera une des arènes de la révolution mondiale, que la conscience politique en rayonnera, que le drapeau de la révolution de l'Orient confié par l'Internationale Communiste au prolétariat de Bakou, déjà éprouvé dans la lutte pour la libération des hommes y triomphera.

Vive le prolétariat de Bakou!

Vive les pionniers de la libération des peuples de l'Orient! (*Applaudissements*).

Le camarade Karæeff traduit en turcoman. (Applaudissements.)

Le Président: La parole est au chef de la République des Soviets de Hongrie, née dans le feu de la guerre mondiale, au camarade Bela-Kun. (*Applaudissements*.)

Voix dans la salle: Vive la Hongrie des Soviets! Hourra! (*Ovation. L'orchestre joue l'Internationale*).

Bela-Kun. Camarades, bien que je ne m'exprime que très difficilement en russe permettez-moi de vous saluer dans cette langue qui est celle de la révolution internationale. (*Applaudissements*).

Camarades, c'est au nom des prolétaires les plus opprimés, au nom de ceux de la Hongrie blanche que je vous salue. Vous ne nous connaissiez sans doute que peu lorsque s'établit en Hongrie le gouvernement des Soviets. Vous ne connaissiez que peu à ce moment les champions de la révolution mondiale, opprimés que vous étiez par Dénikine et par les impérialistes anglais et français, nos ennemis à tous. Vous ne savez certainement pas tout, mais si vous vous rappelez ce que les volontaires de Dénikine, les généraux et les officiers anglais qui régnaient alors ici et qui maintenant sont dans vos prisons, faisaient à Bakou, vous aurez une idée de ce que fait la réaction en Hongrie sous la direction des états-majors anglais et français et de l'Amiral Horthy, homme de paille des hommes